Jean DIETZ

Jean DIETZ est pasteur de l'Église réformée à Lyon et membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis 2002.

La conversion de Gabriel MARCEL (1889-1973)

Qui s'y intéressera pourra premièrement questionner les biographes et apprendre que, né en 1889, orphelin à quatre ans de sa mère qui était d'origine israélite, élevé par un père agnostique et une tante favorable au protestantisme libéral, il se convertit au catholicisme et reçoit le baptême le 23 mars 1929. Ce dernier élément est attesté par son « Journal métaphysique 1928-1933 » : « J'ai été baptisé, ce matin, dans une disposition intérieure que j'osais à peine espérer : aucune exaltation, mais un sentiment de paix, d'équilibre, d'espérance, de foi »[1].

Une période obscure semble avoir précédé l'événement, un doute, une résistance difficilement repérable mais – semble-t-il – liée à des éléments didactiques. « Je viens de traverser une période pénible, obscure ; une passe semée d'obstacles, d'ailleurs difficile à repérer. (…) Lundi soir, la longue conversation avec M. m'a été extraordinairement bienfaisante, et aussi mon dernier entretien avec l'abbé A.[2]. Au fond, c'est l'enseignement catéchistique que j'ai à la lettre mal supporté, à un moment où le lien vital avec Dieu me semblait sinon rompu, du moins infiniment détendu ». Ce fragment est daté de l'avant-veille du baptême. Il met en balance trois éléments : un enseignement, celui que reçoit le catéchumène et le rapport à l'élaboration de sa pensée, l'état d'esprit du même catéchumène, et enfin l'accompagnement humain dont il peut bénéficier. Nous allons revenir sur ces trois éléments, pour déployer cette notion parfois un peu trop étroite qu'est la conversion.

Dans un texte tardif [3], Gabriel Marcel parle de sa conversion au catholicisme en 1929, mais relate également : « Je devais (…) pendant de longues années rester dans la situation paradoxale de celui qui très profondément croit à la foi des autres sans pouvoir en conscience dire qu'elle était la sienne. » La foi qui est ainsi mentionnée est référée alors à des témoignages reçus de conversions brutales[4], avant de l'être « au catholicisme ». Recevoir un

1. *Être et avoir*, Paris, Éditions universitaires, 1991, p. 24.
2. M… – vraisemblablement François MAURIAC, et l'abbé Jean-Pierre ALTERMANN (1892-1959) lui-même d'origine israélite, à ce moment de son parcours.
3. « Testament philosophique », *Revue de métaphysique et de morale*, n°.3, 1969, pp. 253-262.
4. Il évoque Louis MASSIGNON (1883-1962) ; voir par exemple Daniel MASSIGNON, *Le voyage en Mésopotamie et la conversion de Louis MASSIGNON en 1908*, Cerf, 2001 ; GM mentionne également les conversions de Claudel et de Maritain.

témoignage pourrait alors être envisagé comme lieu de la conversion, peut-être bien avant même de recevoir un enseignement. Mais de cette réception, que pourra-t-on dire ?

Le témoignage est un thème parfois développé dans l'œuvre de Gabriel Marcel[5]. De simple spectateur l'on devient témoin lorsqu'on fait « participer l'autre à une certaine réalité ». Mais il est difficile, dans cette même œuvre de trouver quelque réflexion menée du point de vue précisément de l'autre, de celui qui est auditeur du témoignage. Il est plus probant de revenir – pour l'instant – à un enseignement littéral. Le lieu de la conversion est alors envisageable comme un apprentissage, celui des pages du catéchisme du Concile de Trente, voire comme un apprentissage de la conformité[6]…

Ce qui semble ne pas aller de soi, même si le positionnement de l'apprenti est manifestement travaillé par cela même qu'il apprend. Les quelques lignes consacrées à cela en recoupent d'autres qui méditent sur la notion du sujet, « engagé en tant qu'agent dans le contenu de ce qu'il était censé déchiffrer purement et simplement »[7]. C'est également une compréhension possible de la conversion. Le catholicisme auquel Gabriel Marcel fait ainsi référence n'est pas un corpus doctrinal, mais une expérience personnelle, une participation pensée et personnellement exprimée.

Nous revenons à la question de la réception du témoignage en évoquant le texte dans lequel Gabriel Marcel relate ceci : « (…) Miraculeux bonheur, ce matin. J'ai fait pour la première fois clairement l'expérience de la *grâce*. »[8] Il est tentant d'assimiler la conversion à cette expérience. Mais ce texte est très peu développé en tant que tel, comme si son auteur manquait de mots, ou comme si la pudeur résistait à cette description. Il est fort intéressant toutefois de remarquer que dans les textes des jours suivants, la réflexion sur le sujet prend une orientation nouvelle. C'est à partir de cette expérience de soi comme pur « agi » que Gabriel Marcel élabore plus clairement une pensée du sujet comme agent et non plus seulement comme réceptivité, ou encore une pensée de l'être non plus comme problème mais comme mystère ; ces textes sont clairement les premiers éléments de ce qui sera, quelques années plus tard, l'un des textes mes plus importants de Gabriel Marcel[9]. Est-ce là alors le lieu de la conversion ? C'est en tout cas clairement le lieu d'une rupture.

5. *Nouvelle revue théologique*, III-IV, 1946, pp. 182-191 ; repris par le *Bulletin de l'association Présence de Gabriel Marcel*, n°.8, 1998, qui cite *Du refus à l'invocation*, Gallimard, 1940.
6. Voir à cet égard Gabriel MARCEL – Gaston FESSARD, *Correspondance 1934-1971*, Beauchesne, 1985, pp. 73-83, qui est une note en bas de page d'une lettre de GM datée de 1934. On peut également, sur ce thème, consulter la deuxième partie du colloque Gabriel MARCEL, Paris, Bibliothèque Nationale, 1989, pp. 93-153.
7. Notes du 12 mars et du 6 mars 1929, *Être et avoir*, Paris, Éditions universitaires, 1991, p. 23 et p. 18.
8. Note du 5 mars 1929, *Être et avoir*, op. cit., p. 18.
9. *Position et approches concrètes du mystère ontologique*, le texte initial est de 1933 ; nous donnons ici les références de la seconde édition : Paris & Louvain, Béatrice-Nauwelaerts & Nauwelaerts, 1967.

Le troisième élément de la conversion que nous pouvons envisager est celui plus long, longuement distribué dans le temps, du compagnonnage. Ce qui peut être documenté tant avant qu'après les événements de 1929 que nous avons jusqu'ici relatés. Gabriel Marcel est un homme qui peut être sujet à des moments de grande lassitude. Le journal métaphysique publié dans *Être et avoir* en relate quelques-uns. L'imposante correspondance avec le Père Fessard (1897-1978) en mentionne bien davantage. Ce qui semble compter à cet égard – et la nature de cette correspondance le montre bien – n'est pas tant la discussion philosophique, ou théologique, mais le récit de vie transcrit, lu, reçu, qui appelle et reçoit éventuellement une réponse pertinente.

Pour ne citer qu'un seul exemple, lorsque Gabriel Marcel doute de lui-même, s'accuse d'imposture, dans « presque dans tous les domaines, et en particulier dans l'ordre confessionnel », lorsqu'il lui semble qu'il devrait « avoir la force, l'honnêteté de reconnaître (qu'il n'est) pas vraiment catholique », lorsque « bien des aspects du catholicisme (lui) font horreur », son répondant le renvoie paisiblement à l'histoire même de sa conversion, à cette réalité de ce qu'il est, un néo-catholique qui, de par son tempérament et son passé, souffre « de n'être point accroché et stabilisé autant que d'autres dans une foi et une pratique religieuse traditionnelle. » ; il le renvoie à l'inévitable écart entre l'idéal de la religion et la réalité de la foi et, mieux encore, il le renvoie à ce qu'il est capable de faire en tant que penseur. L'échange que nous mentionnons date de mars 1941[10] et le Père Fessard y suggère à son interlocuteur d'opposer à cette impression d'insincérité et d'imposture la notion de fidélité créatrice qu'il a développée en 1939[11]. En quoi sans aucun doute il contribue à la conversion, si du moins l'on veut bien entendre par conversion le cheminement d'une vie entière.

A dix années de distance, veille de Noël 1951, nous retrouvons un Gabriel Marcel moralement au plus mal, appelant de ses vœux la mort, déclarant que « tout le côté liturgique se présente à moi en ces jours sinistres comme une espèce d'insupportable radotage. » Doutant de sa foi autant que de celle des autres mais reconnaissant qu'écrire à un ami fidèle est une action libératrice, il finit par affirmer que « ce qu'il y a de plus beau, c'est d'arriver en vue du catholicisme ; mais être dedans, s'y installer (…) »[12] La correspondance se poursuit jusqu'en 1971. Cette année-là, Gabriel Marcel publie chez Gallimard *En chemin vers quel éveil*[13]. *Le parcours n'est manifestement pas terminé…*

Jean DIETZ

10. Gabriel MARCEL – Gaston FESSARD, op. cit. pp.201-208.
11. « La fidélité créatrice », *Revue internationale de philosophie*, 15 octobre 1939, repris dans *Du refus à l'invocation*, Gallimard, 1940.
12. Gabriel MARCEL – Gaston FESSARD, op. cit. pp. 361-362.
13. Titre qui n'est pas sans en rappeler un autre, plus ancien : *Homo viator*, Aubier, 1945.